

## Les œuvres

C'est à l'âge de 16 ans que Félix Mendelssohn écrit **l'octuor** op. 20 en mi bémol majeur pour un ensemble peu habituel composé de deux quatuor à cordes, c'est-à-dire de quatre violons, deux altos et deux violoncelles, créant ainsi une des compositions pour musique de chambre des plus singulières et grandioses qui soit.

Les quatre mouvements de cet octuor sont des chefs-d'œuvre absolus. Le premier mouvement (*allegro moderato ma con fuoco*) saisit immédiatement l'auditeur par l'élan exalté de son thème principal dans les aiguës, par ses trémolos sonores dans les altos et ses basses inversement descendantes. Après la présentation d'un deuxième thème mélancolique ainsi que le développement et le croisement des deux thèmes avec une grande virtuosité, transition est faite sur une phase plus calme, consacrée presque exclusivement au deuxième thème qui conduit l'œuvre à une pause quasi statique. Brusquement la cadence s'amplifie de nouveau, et des traits quadruples parallèles sublimes, dans toutes les voix, aboutissent à un déferlement dramatique dans la réexposition du thème principal.

Le deuxième mouvement (*andante*) en ut mineur commence par un thème lyrique récurrent, interrompu de temps en temps par un groupe de triolets qui sera plus tard développé en un deuxième thème autonome. Le thème principal quant à lui réapparaît de nouveau tout à la fin. Entre ceux-ci se tisse une trame polyphonique merveilleuse, constituée d'appoggiatures et d'imitations, qui rappellent l'art du contrepoint du Mozart tardif.

S'en suit le troisième mouvement, un scherzo enivrant (*allegro leggiero*) qui était si apprécié des contemporains de Mendelssohn qu'il devait être souvent repris lors des représentations sur demande du public. Sa sœur Fanny décrit le passage de façon très éloquente : «Tout le morceau est exécuté *staccato* et *pianissimo* : les frissons des trémolos, les trilles rapides comme l'éclair. Tout est neuf, étrange et pourtant si attrayant, si familier; on se sent si proche du monde des sylphides, transporté avec une telle légèreté dans les airs qu'on est tenté d'enfourcher un manche à balai pour suivre la procession céleste.»

Le quatrième mouvement (*presto*) aussi est un arrangement parfait entre lyrisme et contrepoints. Il débute par un thème commençant dans les basses sous la forme d'un *fugato* et aboutit dans un mouvement à six voix. Immédiatement après cela apparaît comme contre-thème bien marqué une suite de trois

soubresauts de quarte évoquant la fanfare, procédé dont avait déjà usé Händel pour l'Alléluia de son *Messie*, créant ainsi un somptueux fugato. Ce thème de la fanfare détermine la suite du coda qui s'achève sur une strette fulminante.

Bien que la version originale soit pour nous le summum de la fusion des instruments à cordes dans le domaine de la musique de chambre, la version pour piano n'en est pas moindre et peut revendiquer pour soi la même allégation. La façon dont il a su intégrer toutes les voix dans la version pour piano, sans jamais toutefois en surcharger le jeu, est surprenante. Tout au contraire, c'est en particulier dans le *scherzo* que cette version fait montre d'une grande transparence et légèreté. Les consignes de Mendelssohn sont d'ailleurs les suivantes : *si deve suonare questo scherzo sempre pp e staccato* (jouez toujours ce scherzo pianissimo et staccato). Certes ce soin accordé au jeu du piano a également un motif tout à fait personnel et terre à terre puisque Mendelssohn lui-même joua la version pour piano avec Sophy Horsley et Ignaz Moscheles.

La correspondance de Mendelssohn avec son éditeur nous donne un aperçu intéressant sur le fait que la version pour piano à quatre mains de l'octuor n'était pas qu'un simple travail d'édition, mais qu'au contraire Mendelssohn avait vraiment très à cœur cette version. C'est ainsi qu'il fit la proposition suivante à la maison d'édition Breitkopf & Härtel à Leipzig: « Je souhaite que l'octuor soit en même temps arrangé pour quatre mains et édité, puisqu'il s'y prête bien. » Mendelssohn prit une large part à la correction et à l'édition du manuscrit et fut amplement satisfait du résultat. Il remercia son éditeur par les mots suivants : « La mise en page est si belle et exemplaire qu'elle fait l'unanimité de tous, votre présent me comblant ainsi de joie. »

Un voyage en Écosse en 1829 fut pour Mendelssohn source d'inspiration non seulement pour sa *Symphonie Écossaise*, mais aussi pour une ouverture de concert en si mineur pour orchestre. D'abord intitulée *L'île solitaire*, elle fut ensuite publiée sous le titre *Fingal's Cave* (La Grotte de Fingal). Il remaniera l'ouverture par deux fois, et elle fut finalement publiée comme op. 26 en 1830 à Rome sous le titre **Les Hébrides**. La première représentation de la version définitive ayant lieu sous sa direction en 1833 à Berlin. Pendant le voyage en Écosse, Mendelssohn écrivit à sa famille une lettre précédée de l'en-tête « *Sur l'une des Hébrides* » qui contenait la phrase « Afin de vous faire comprendre la façon extraordinaire dont les Hébrides m'ont impressionné, j'ai noté ceci qui m'est venu à l'esprit », suivie du commencement de l'ouverture.

À côté de cette version pour orchestre, Mendelssohn lui-même - comme pour l'octuor - écrivit une version pour piano à quatre mains qui fut achevée un jour avant la partition pour orchestre et porte la date du *19 juin 32, Londres*. L'œuvre jouit de la consécration des contemporains de Mendelssohn (entre autres Wagner). Admiratif, Johannes Brahms en personne, dit «j'aurais donné toutes mes œuvres pour pouvoir écrire une ouverture comme les Hébrides de Mendelssohn.»

Le **mouvement de sonate pour deux pianos** en sol mineur (sans titre ni indication de vitesse) est une œuvre de jeunesse de Mendelssohn, écrite alors qu'il n'avait que onze ans en même temps qu'une autre sonate en ré majeur en trois mouvements pour le même ensemble. Certains historiens pensent qu'il aurait composé ces deux pièces, d'une grande virtuosité, pour lui et sa sœur Fanny qui était comme lui une brillante pianiste. Le manuscrit a été précieusement conservé par la famille Mendelssohn malgré les nombreuses erreurs d'écriture et d'inattention, sans doute parce que c'est justement la première composition que l'on a conservée de Félix.

Les **Romances sans paroles** (Lieder ohne Worte) sont parmi les œuvres les plus interprétées et les plus populaires de Mendelssohn. On ignore souvent en revanche qu'à côté de cette version originale, Mendelssohn a adapté et édité quelques-uns de ces morceaux pour piano à quatre mains. Parmi ceux-ci l'opus 67, 1 en mi bémol majeur, un Andante cantabile à l'évolution calme et majestueuse, sans doute l'un des plus beaux de son genre et qu'il dédia à la Reine Victoria par la dédicace suivante : «Son Altesse Royale m'a permis d'adapter le cinquième cahier de mes Romances sans paroles pour quatre mains. Et j'ose donc ainsi le déposer par la présente aux pieds de sa Majesté la Reine et de son Altesse Royale. [...] Puisse votre Altesse Royale en jouer un peu de temps en temps et le considérer comme une preuve de ma profonde reconnaissance pour l'accueil bienveillant et les moments inoubliables auxquels Vous m'aviez convié la semaine dernière, lors de mon séjour réitéré.»